



Sirvin, Pierre Sirvin
Éloge

par philippe madec

Une lettre. Tout d'abord, un message, à entête de l'Académie d'Architecture.

« À l'occasion de votre installation, vous prononcerez l'éloge de Pierre Sirvin. »

Je ne connaissais pas Pierre Sirvin. Le hasard et les détours du quotidien avaient croisé les fils de nos vies (nous appartenons au même corps des architectes-conseil de l'Etat), mais en décalé, sans que nos mains ne se serrent. Nous ne nous connaissions pas. Voilà une première chose qui nous lie au moment où justement Pierre Sirvin s'éclipse et m'ouvre la porte. Quand je commence à écrire, trois informations capitales arrivent, reçues tout de go lors d'une conversation téléphonique amicale : « Bonjour Madec. Est-ce que tout va bien pour ton installation ? - Oui oui. As-tu pu prendre contact pour préparer l'éloge de Sirvin ? - C'est dans mon programme du jour. Tu le connaissais. C'était vraiment quelqu'un d'important. Il a été président de l'Académie. Toute sa famille sera là... » Important, président, je comprenais bien. Famille, je ne voyais pas encore ! Alors prendre rendez-vous. Allez à l'Académie. Ecrire. Faire un passage par Google. Comblé le manque. Un peu d'inquiétude monte. Rendre visite à Madame Sirvin, contacter ses enfants et associés.

Dans l'attente, avant de parler aux siens et de découvrir son œuvre, faire un détour, prendre un chemin de traverse. *Le Trévoux. L'encyclopédie*. Quelque chose de solide. Académie. Académicien. Faisait-il donc partie de cette bande de sceptiques, sectateurs de Platon, « qui tenoient qu'il ne faut rien affirmer, & que nous ne savons qu'une chose, c'est que nous ne savons rien »¹, socratiques jusqu'à l'absence de préjugés ? De toute apparence, non, question de date... Habituait-il ce « lieu délicieux, [cette] maison de plaisance, situé dans le Faubourg d'Athènes à un mille de la ville »² ? Non, de toute évidence, je suis attendu par sa femme à Paris. Hélène, pourtant le prénom sonne grec.

Architecte. Architecture. Est-il de ceux dont « l'art est de bâtir », comme le disait la première Académie suivant Vitruve « le premier des architectes » ? « en général l'art de bâtir » précisait Jacques-François Blondel dans son article de *l'Encyclopédie*³ ? Ou bien était-il de ceux dont l'art est « de bien bâtir » comme l'avait avancé quelques années avant Blondel, Charles Daviler dans le *Dictionnaire de Trévoux*⁴ ? « Art de bâtir » ou « art de bien bâtir » ? Voilà qu'il me fallait retrouver cet écart de peu de lettres mais extraordinairement significatif. Quelle était donc la bienveillance de Pierre Sirvin, qui a fait qu'il n'était pas seulement constructeur, mais bien architecte, s'engageant finalement pour l'architecture et les architectes, au point de devenir en son temps président de l'Académie d'architecture ?

17.30. Un digicode avenue Emile Bergerat, à deux pas de la maison de la Radio, une voix douce et fluette. L'ascenseur. Au palier, étonnement, une porte est entr'ouverte. Dans l'entrebâillement, une chaise de Charles Eames, bois et cuir noir,

une chaise aimable pour un architecte. J'ose, toque et entre. Madame Sirvin m'accueille entourée de dessins et de tableaux maquettes de son mari, la cathédrale Notre-dame de Paris en construction, une façade d'écurie avec chevaux, des aquarelles, d'autres aquarelles.

Là dans l'instant, Pierre Sirvin n'est plus une figure isolée. En cette petite dame élégante, habillée de blanc, à la coupe de cheveux moderne, les Sirvin se dressent dans leur force de famille d'architectes. Le grand-père, médecin à La Flèche, disparaît tôt à la guerre. La grand-mère jeune veuve élève ses deux enfants. L'un devient architecte, l'autre s'occupe de bois. L'architecte est le père de Pierre. C'est Paul, Paul Sirvin, architecte en chef des Bâtiments civils et Palais Nationaux. Son nom est attaché à la réalisation d'un des bijoux de la reconstruction, à la Cité Jardin de la Butte Rouge à Châtenay-Malabry.



Cet ensemble daté de 1940, aujourd'hui inscrit, est l'œuvre commune de J. Bassompierre, P. de Rutté, A. Arfiston et Paul Sirvin. De l'œuvre initiale, pittoresque, ils font un projet moderne dont la pertinence spatiale s'avère toujours.

Pierre naît en décembre 24 puis sort des Beaux-Arts avec son diplôme d'architecte en poche en 51. Entre les deux dates, peu d'informations transparent, comme si sa naissance n'avait d'autre objet que le statut d'architecte. Un événement saillant, mais de la même veine : 49, deuxième second grand prix de Rome. D'où en 56, architecte des Bâtiments civils, puis en 62, architecte en chef des Bâtiments

civils et Palais nationaux, comme son père. Il accède de la sorte à la commande publique, notamment pour le Ministère de l'Education Nationale, l'Electricité de France et le Ministère de l'Air.

Pierre et Hélène ont quatre enfants, une fille Claire et trois fils : Luc, Pascal et Louis. Elle est architecte d'intérieur. Eux sont architectes, tous les trois, même si aujourd'hui Luc a choisi la peinture. Donc comptons : Paul, Pierre, Claire, Luc, Pascal et Louis. Voilà une lignée de trois générations. Si Paul est à l'origine, Pierre inscrit dans l'histoire de la famille le principe de la lignée. Les enfants poursuivent (« est-ce que j'ai le droit moi aussi ? » a demandé le troisième). L'histoire ne s'arrête pas là. Les petits-enfants confirment, pérennisent. Marc est déjà architecte, Alexandre et Hugo étudient l'architecture. Les Colboc n'ont qu'à bien se tenir...

Pierre est le passeur, celui qui met l'architecture en héritage. Loin de s'opposer à son père, il sera très proche de lui, au point de participer à ses travaux, de prendre sa suite et d'œuvrer notamment aux différentes phases de la Cité jardin de la Butte Rouge de 48 à 62. Il confiait qu'il préférerait l'architecture de son père à la sienne. De toute évidence, il ne dégoûte pas ses enfants de l'architecture. Il les y ouvre par le dessin. Pierre dessinait très bien à main levée, avec une grande précision. Les week-ends, à la maison, sur la table à manger, il construisait les perspectives de ses projets. Alors les enfants, aussi, dessinaient beaucoup. Lui considérait le dessin comme la chose la plus importante en architecture, plutôt que le dessin en architecture, le dessin des architectures. Le dessin porte la rigueur, et devient la source de sa très grande exigence professionnelle. Ses enfants tour à tour, puis ensemble, travaillent avec lui.

Jusqu'à la dernière œuvre, la maison de la RATP où les quatre enfants et le père collaborent, et avec ses associés dont le plus ancien Michel Guerrier. L'occasion s'offre là pour lui de transmettre au plus précis.



L'œuvre de Sirvin s'étend du début des années 50 à la fin des années 90. Elle appartient à cette époque de l'architecture française que les historiens n'ont pas encore épuisée. Celle qui occupe la seconde moitié du vingtième siècle. Notamment les années cinquante et soixante, prise entre la fin des héros modernes et le postmodernisme où néo-modernes et postmodernes se battent chacun à leur manière sur les restes toujours vifs du désir d'architecture. Il y a dans le dossier de Pierre à l'Académie la trace de cette dualité. Deux curriculum vitae. L'un sur papier jauni commence en 48 avec son père et se termine en 72. L'autre sur papier encore blanc rédigé en 79 commence en 68. Étrange omission chez un homme qui, justement, ne reniera rien de ses engagements. Prix de Rome et modernité : voilà une équation qui a fait trébucher plus d'un. Pas lui.

Les thèmes et programmes qu'il est amené à traiter reflètent son époque : la politique des modèles pour les écoles notamment et les logements, les lycées hors de Paris, mais aussi des Facultés, comme la faculté de Pharmacie rue d'Assas à Paris. Lauréat en 73 du concours logements modèles « INNOVATION » lancé par le Ministère de l'Équipement, pour l'amélioration architecturale des logements sociaux, il construit dans les sept années suivantes plus de six mille logements. C'est l'époque des modèles G2, concours qu'il gagne avec ses associés Chevalier et Koslovsky, et l'entreprise Quillery. Dans ce contexte, la rigueur du dessin chez Pierre sert l'exigence architecturale. Ses modèles font preuve d'une adaptabilité maximale. Vigilant quant à la qualité, il s'attache à sortir du caractère purement industriel de l'objet. Et il y ajoute un travail fondamental avec des artistes. Loin du 1% culturel ajouté à l'occasion, l'apport de l'artiste dans l'œuvre de Pierre engage une réflexion de fond, devient un travail de liaison, acquiert un caractère emblématique.



Comme ici dans un autre contexte pour la séquence d'entrée à la Direction Départementale de l'Équipement du Val-de-Marne. Peut-être la vocation de Luc pour la peinture vient-elle de cette grande proximité du dessin et de ce voisinage fécond des artistes au rang desquels les sculpteurs Gérard Singer, Chavigné ou le peintre Attila. Cet intérêt fondamental pour l'art vaudra à Pierre d'être à la fin des années 70 membre de la Commission National du 1% pour la décoration des constructions publiques.

Chez Pierre, commandent au projet en premier lieu le site (« le site avant tout »), et en second lieu, la rigueur du dessin. Par contre la structure nourrit le projet. Une double origine se donne. D'une part un rationalisme structurel de tradition française, de l'autre une expression anglo-saxonne alimentée de brutalisme et d'expressionnisme structurel que le jeune Pierre avait découvert à Londres lors d'un stage en 47, puis à Boston l'année suivante au Massachusetts Institute of Technology. D'une part donc, la tradition française des Léonce Reynaud, Auguste Choisy et Auguste Perret dont hérita même Le Corbusier. De l'autre, les Smithsons : Alison et Peter, Paul Rudolph, mais surtout Louis I. Kahn. Kahn fait le lien entre tous ; il fut l'élève de Paul Cret, français ayant émigré en 1903 aux États-Unis, un des tenants du rationalisme structurel français, qui enseigna à l'Université de Pennsylvanie à Philadelphie.

La sympathie pour l'œuvre de Kahn ponctue celle de Pierre, comme ici à l'école pour handicapés moteurs, où l'écho du Kimbell Art Museum couvre le passage d'ombre protectrice.



La maison qu'il construit au Plessis Robinson pour la famille Girard est le chef d'œuvre en ce sens qu'elle rassemble tout le propos de Pierre. Et le propos rassemblé est salué à son époque « comme une création architecturale parmi les plus originales du vingtième siècle »⁵, comme « un témoignage exemplaire d'une époque tout en défendant un certain art de vivre »⁶. Cette maison est un joyau sur patte, que l'on aimerait habiter, un morceau d'immeuble villa, un duplex isolé, porté à bout de pied en béton bien au-dessus du sol avec sa loggia en double hauteur, protégée du soleil, ouverte à la vue lointaine.



Ce morceau de bravoure lui apporte une reconnaissance internationale légitime. Je suis enclin à suivre Christine Desmoulin qui participa à la tentative de sauvegarde de la maison : elle appartient au patrimoine architectural au même titre que les maisons Jaoul ou la maison sur la cascade. Tout en exprimant sa structure, avec un goût bien français de la mesure, éloigné d'un certain effort de *body-building* anglo-saxon, cette maison affirme dans le détail la force du dessin, dans la toiture de sa loggia et ses décollements lumineux, dans les éléments de façade, etc. Peut-être me diriez-vous : « et le site qu'il promet comme principe ! il s'en affranchit avec le pilotis ? » Que nenni ! Justement ici le pilotis sert le site, porte la maison vers l'horizon mais aussi répond à une condition cachée. La maison est sur une carrière de sable. Réduire les fondations, les concentrer et voilà que l'économie de la structure devient la voie même d'intégration au site. Malgré les efforts des uns et des autres, la maison est aujourd'hui détruite, par la volonté de profit d'une promotion immobilière sans âme. La justice a accordé à Pierre, « une satisfaction au moins morale [...] même si ce jugement ne compense en rien la disparition de [l']œuvre » lui écrivait Roger Saubot alors président de l'Académie⁷. Cette maison a été détruite et pourtant elle figure toujours sur le site Internet de la commune au rang des architectures significatives du Plessis Robinson.

La destruction d'ailleurs ponctue la vie de Pierre Sirvin d'une manière intrigante, significative. Son père construisit aux abords immédiats du pont de Grenelle une belle maison moderne où ils vécurent ; l'élargissement du pont de Grenelle entraîna sa démolition. Les bureaux qu'il acheta à Boulogne furent détruits. Cette maison donc. Comme la seule tranche construite de l'Université de Saida au Liban. Et bien plus tard, explosion œdipienne inédite, Louis, lors d'une réhabilitation qui a duré dix années de 80 à 90, fut amené à ôter trente mètres au cœur d'une barre longue de cent mètres construite par Pierre à la Butte Rouge.

Louis prolonge la présence des Sirvin à Châtenay-Malabry, et dans une saine confiance que procure le voisinage quotidien dès l'enfance avec l'œuvre en chantier, il peut dire « pas de trauma avec le poids de l'histoire », et la prolonger.



On pourrait prendre un long temps à évoquer les œuvres marquantes de Pierre :

La sous-préfecture de Nogent-sur-Marne avec ses pilotis qui ouvrent sur le lointain ; la Direction Départementale de l'Équipement du Val-de-Marne, déjà vue, de la même veine, structure habitée proche de celles des Kahn ou Kenzo Tange.



Le lycée de Dax et la force de sa rationalité plus miesienne.



L'église Sainte Monique de Châtenay-Malabry, aujourd'hui église copte, après avoir plusieurs fois changé de fonction : de théâtre en logements, église dont la longue épine dorsale était venue en convoi exceptionnel, spectacle éblouissant pour les enfants, les aînés, digne d'un respect qui ne les empêcha pas de chiper la première pierre le jour de l'inauguration, juste au moment de la pose.



Les logements construits à Evry après avoir remporté le concours pour la ville nouvelle avec Michel Andrault et Pierre Parat, et la SCAU, Michel Macary, plus petits que les pyramides, annonciateurs des actuels logements intermédiaires.



Bien entendu, la faculté de Pharmacie. Ce projet pose très tôt les bases de la relation contemporaine entre projet et mémoire, entre ancien et moderne. Pas un poil de mimétisme. Bien au contraire. À l'authenticité de l'ancien répond la même authenticité du contemporain. Le dialogue se base sur des vérités plus fondamentales que le style : la continuité des espaces et des modénatures de façades, la mesure des volumes, l'échelle et les matériaux. Et des marques de déférences aux jonctions intérieures et extérieures.



Un hôtel à Bogeve à l'architecture de toiture montagnarde, l'école EDF de Saint Afrique, longue horizontale révélant le paysage, ou plus tard l'école des métiers de la bouche à Paris.



Et bien sûr la maison de la RATP, bouquet final en bord de Seine.



Ces partenaires dans le travail — et il a toujours recherché l'association — se souviennent de lui comme d'un « grand monsieur », et pas seulement parce qu'il faisait 1,87 mètre. Il en imposait en réunion, se souvient Michel Guerrier, capable de dire « non » à son maître d'ouvrage et d'être compris. Parce que si l'avis était tranchant, c'est qu'il était juste, fruit de clairvoyance.

Pierre était aussi homme rempli d'humour, aimait parler et s'exprimait bien. Il fut ainsi un homme de rencontres et d'amitié. Comme celle qui le lia à Rafic Hariri. Rafic Hariri, homme d'affaire libanais lié à l'Arabie saoudite, dirigeait Oger International, avant de devenir le Premier ministre du Liban dont la fin tragique attrista la communauté mondiale. Hariri emporta Pierre vers l'Arabie Saoudite et le Liban où il construisit un immeuble et les premières phases du projet de l'Université de Saïda.

En Arabie Saoudite, à Riyad, des écoles. Modernes, résolument, mais construites avec les matériaux locaux, la pierre, prenant en compte le climat, réécrivant en métal la légèreté des voiles, ses architectures participent de ses œuvres notoires que l'exemplaire *Aga Khan Award for Architecture* promeut depuis 1977. Elles illustrent de fait le propos de Siegfried Giedion. Dès 1940 en introduction à *Espace, Temps, Architecture*, l'historien parlait d'un Nouveau Régionalisme et exposait le développement régional de l'architecture universelle. Il posait comme universel : la conception de l'espace-temps, la tension entre les volumes et l'interpénétration de l'intérieur et de l'extérieur. Et comme régional : le souci du climat et l'adaptation aux données sociales. Pierre Sirvin agit ici comme Coderch, Utzon, Niemeyer ou Neutra et d'autres français Bossu, Candilis, Bodiensky en Afrique du Nord. Ce type de travail permit à Kenneth Frampton dans les années 70 d'articuler le Régionalisme Critique.



On retrouve là l'importance du lieu, du site, sa primauté — comme le rappelle Pascal à propos des principes du projet paternel. Il montre comment les éléments fondamentaux de l'architecture moderne s'expriment dans le lieu, dans cet aspect du monde où se juge finalement l'architecture contemporaine. On sent dans l'œuvre de Pierre la matérialité des choses, comment il réintroduit l'expérience physique, l'énergie de la matière, dit Pascal, dans l'architecture pour compléter l'abstraction scientifique, le monde de la sensibilité pour l'adjoindre à celui de la technique.

La matière, il en est question dès son entrée à l'Académie. Pierre entre en octobre 85. Daniel Tremblot de la Croix l'accueille. Le 13 février 86, il prononce l'éloge du grand moderne Jean Ginsberg, qui fut associé au début de son œuvre à Berthold Lubetkin. Il termine par des mots forts qui parlent aussi de lui. Je le cite : « il voulait donner à ses bâtiments des moyens de se défendre, il y a réussi ! C'est un homme qui a apporté une vie noble à la matière. » À ce moment-là de son discours, il se sentait certainement en pleine sympathie avec Ginsberg.



Au cours de ses années à l'Académie, il accepte de devenir le Président. C'est en mars 90, la période est difficile. D'année en année, la « Série », comme on disait, la Série Centrale des prix allait mal, 20 à 25% de moins de vente par an. Chère, complexe ! Dans le discours de prise de fonction, il se confie, parle de lui. Révélant même une improbable distance avec l'Académie : « j'aurai ri, dit-il à l'idée de devenir le Président, car je croyais être vraiment extérieur à vous, non concerné par vos soucis, et au fond assez indifférent. Mais finalement, on n'est pas ce que l'on croit être. » Evoquant sa nature pessimiste (ou réaliste, s'interroge-t-il), il promet d'être un « président impossible » eu égard au caractère sérieux de la situation. La situation financière sera stabilisée dès l'année suivant son arrivée. Et Pierre proposera de garder le fond des choses, pas seulement la forme chiffrée. Il s'attachera à redire et répéter l'ambition de référence de l'Académie, pas seulement dans les prix, mais aussi dans « les problèmes architecturaux et urbanistiques » et dans la promotion de la jeune architecture.

Après ces quelques jours pour apprendre à le connaître, il m'apparaît lui aussi comme une référence, une force posée là, appartenant à une lignée d'architectes dont la base du travail est le site, ou, plus précisément, ce qui est donné avant le projet : le site et son espace, la matière comme la famille. Son héritage semble spatial, ouvert donc, parle des lieux, des matières et des gens, cherchant le dispositif le plus adéquat à chacun des cas architecturaux qu'il doit résoudre. Il avait prouvé qu'il était à la fois possible de rester un homme de culture classique et fidèle aux idéaux de l'architecture moderne, pouvant donc travailler sans se trahir, dans la ville historique, les bâtiments civils et les palais nationaux.

Madame, si l'éloge parle de celui qui s'est absenté, il s'adresse à ceux qui sont restés. Madame, cet hommage à votre mari, c'est à vous que je le dédie. Pensant à Pierre, je l'ai fait pour vous et vos enfants. Je vous remercie, ainsi que l'Académie, de m'avoir permis de faire — même tardivement — un bout de chemin avec Sirvin, comme on dit ici, avec Pierre Sirvin.

¹ - *Dictionnaire Universel Français et Latin vulgairement appelé Dictionnaire de Trévoux*, 1760, chez Pierre Antoine, Imprimeur, Nancy, 1760, article « ACADEMICIEN ».

² - *ibid.*, article « ACADEMIE ».

³ - DIDEROT Denis et d'ALEMBERT Jean Le Rond dit, *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, 1777, chez Pellet, Imprimeur-Libraire, Genève, 1777, article « ARCHITECTURE ».

⁴ - DAVILER Charles, in *Dictionnaire de Trévoux*, op.cit, article « ARCHITECTURE ».

⁵ - ROMERO Anne-Marie, « Notre Patrimoine – Notre Paysage », in *Le Figaro* du 13 juillet 94.

⁶ - DESMOULIN Christine, « Pourquoi détruire la maison Girard ? », in *d'A* n°38, septembre 93.

⁷ - SAUBOT Roger, *Lettre à Pierre Sirvin*, le 25 juillet 1994 in Archives de l'Académie d'Architecture.